

et l'une après l'autre. On lui dit qu'il y avait deux épées dans la compagnie : il le savait bien : mais il voulait qu'il fût marqué qu'il n'y arrivait rien par hasard dans sa passion. Il répondit : *C'est assez*¹; et après avoir tout accompli, et donné tous ses ordres, avant que d'aller, selon sa coutume, dans le jardin des Oliviers, il commença son dernier adieu et ses dernières instructions, que nous allons voir dans saint Jean.

LXXIV^e JOUR.

Glorification de Jésus. Joan. XIII, 31, 32.

Maintenant; remarquez la circonstance : maintenant que la fin approche; que le perfide disciple qui a machiné ma mort, est parti pour exécuter ce complot, qu'il le conclut, et que je vais être livré à mes ennemis pour souffrir de leur violence les dernières extrémités : *Maintenant le Fils de l'homme va être glorifié*² : mais ce n'est pas là, poursuit-il, à quoi je m'arrête : la gloire de Dieu fait tout mon objet; et *Dieu va être glorifié en lui* par son obéissance, par son sacrifice, le plus parfait qui fut jamais, et d'un mérite infini. Sa justice, sa vérité, sa miséricorde va éclater dans la rémission des péchés; dans la peine que j'en porterai; dans l'expiation que j'en ferai par mon sang. Ma doctrine va être confirmée par ma mort : je tirerai tout à moi; et je retournerai à la gloire que j'ai eue dès l'éternité auprès de mon Père.

*Si Dieu est glorifié en lui, il le glorifiera en lui-même, et il ne tardera pas à le glorifier*³; car ceux en qui Dieu est glorifié par leur obéissance et leurs humiliations, il ne manque pas de les glorifier, et de les glorifier en lui-même; et il ne tardera pas à les glorifier : à plus forte raison glorifiera-t-il son Fils bien-aimé, qui ne respire que la gloire de son Père, et par là a mérité que son Père songeât à la sienne, et sans tarder.

Que de gloire ! Mais considérons d'où elle vient, et dans quelles circonstances Jésus-Christ en parle. C'est au moment que Judas part pour aller consommer son crime, et livrer son maître au dernier supplice. C'est donc du plus grand de tous les crimes que doit naître cette gloire de Dieu, la plus grande qui fut jamais : c'est des plus grandes extrémités où Jésus pût être poussé, que sortira sa plus grande gloire. Chrétien, ne perds pas courage, lorsque le crime et les injustices abondent : Dieu ne permettrait jamais le mal, s'il n'était puissant pour en tirer le bien, et un plus grand bien : et lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courage non plus, quand tu es livré à tes ennemis, et aux plus terribles angoisses : c'est encore de cette source que doit naître ta grande gloire, et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne.

Chrétiens, membres de Jésus, apprenez d'où vient la gloire à votre chef : c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur les membres. *Quand*

¹ Luc. 39. — ² Joan. XIII, 31. — ³ Ibid. 32.

je suis faible, dit saint Paul¹, c'est alors que je suis puissant; quand je suis méprisé, c'est alors que je dois être glorifié; et glorifié en Dieu : non point dans les hommes, ni dans le monde qui n'est rien; mais en Dieu où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

LXXV^e JOUR.

Commandement de l'amour. Joan. XIII, 1, 33, 34, 35.

Lisez avec attention les *ŷ. 13, 14, 15*; et entrez dans les sentiments de la tendresse du Sauveur.

*Mes petits enfants*². Souvenez-vous de cette parole du Sauveur. *Ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin*³. Et maintenant il va ramasser toute sa tendresse, pour leur donner le précepte de la charité fraternelle. Car pour établir cette loi d'amour, il voulait faire ressentir à ses disciples des entrailles toutes pénétrées de tendresse. *Mes petits enfants* : il ne les avait jamais appelés de cette sorte, jamais il ne les avait nommés ses enfants. Et pour dire quelque chose de plus tendre : *Mes petits enfants*, dit-il, comme s'il eût dit : Voici le temps que je vais vous enfanter : j'ai été toute ma vie dans les douleurs de l'enfantement : mais voici les derniers efforts et les derniers cris par lesquels vous allez naître; *Mes petits enfants*. Écoutez donc cette parole paternelle. *Je serai encore avec vous un peu de temps* : profitez donc de ce temps pour entendre mes dernières volontés. *Vous me cherchez* : viendra le temps que vous rachèteriez de beaucoup la consolation d'entendre ma parole : et comme j'ai dit aux Juifs : *Vous ne pouvez pas venir où je vais, je vous le dis aussi présentement* : profitez donc, encore un coup, du temps que j'ai à être avec vous : car je m'en vais en un lieu où vous ne pouvez pas venir : ainsi que j'ai dit aux Juifs. Avec ce préparatif, et cette démonstration d'une tendresse particulière, où en veut-il enfin venir ? Écoutez, profitons, croyons.

*Je vous donne un commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés : vous devez aussi vous entr'aimer les uns les autres*⁴. Pourquoi est-ce un commandement nouveau ? Parce que l'esprit de la loi nouvelle, c'est d'agir avec amour, et non pas avec crainte : parce qu'encore que le précepte de la charité fraternelle soit dans l'Ancien Testament, il n'avait jamais été si bien expliqué que dans le Nouveau; et sur cela vous pouvez voir le chapitre x de saint Luc, depuis le *ŷ. 29* jusqu'au 37, où Jésus-Christ explique et décide que tous les hommes sont notre prochain, et qu'il n'y a plus d'étranger pour nous. En troisième lieu, ce commandement est nouveau, parce que Jésus-Christ y ajoute cette circonstance importante, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il nous a prévenus par son amour, lorsque nous ne

¹ II. Cor. XII, 10. — ² Joan. XIII, 33 et seqq. — ³ Ibid. 1. — ⁴ Ibid. 34.

songions pas à lui : il est venu à nous le premier : il ne se rebute point par nos infidélités, par nos ingratitude : il nous aime pour nous rendre saints, pour nous rendre heureux, sans intérêt; car il n'a pas besoin de nous, ni de nos services; avec un amour qui coule de source, et ne s'est jamais rebuté. *Allez donc, et faites de même*.

Pourquoi vois-je parmi vous des haines bizarres, des oppositions d'humeur à humeur, et de personne à personne; des inimitiés, des jalousies, de l'aigreur, de l'emportement, des répugnances cachées ? Est-ce en cette sorte que Jésus-Christ nous a aimés ? Mais pourquoi vois-je d'un autre côté des flatteries, des complaisances ou excessives ou fausses ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ? Et pourquoi vois-je parmi vous des liaisons particulières, des partis et des cabales les uns contre les autres ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ? Mais pourquoi avancer ou reculer les personnes selon l'inclination que vous avez pour elles ? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés ?

Il a témoigné plus d'inclination, si l'on ose parler de cette sorte, pour saint Jean : *c'était le disciple que Jésus aimait*. Mais cette inclination qu'était-ce autre chose, selon la tradition des saints docteurs, qu'un amour particulier pour la chasteté virgine qu'il avait trouvée et qu'il conserva en saint Jean ? Et pour venir aux autres qualités de ce bien-aimé disciple, l'amour qu'il avait pour lui, qu'était-ce autre chose que l'amour de la bonté, de la douceur, de la simplicité, de la candeur, de la cordialité, de la tendresse, de la contemplation, par lesquelles il avait une convenance particulière avec son maître ? Aimez donc en cette sorte. Et cet amour particulier dont il honora saint Jean, lui fit-il avoir de l'indulgence pour lui, quand il avait tort ? Et l'empêcha-t-il de lui dire, aussi bien qu'à son frère saint Jacques : *Vous ne savez ce que vous demandez*¹ : et dans une autre occasion : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes*² ? Faites donc de même. Mais sa tendresse lui fit-elle préférer saint Jean aux autres ? N'est-ce pas Pierre qu'il mit à la tête du collège apostolique et de toute l'Église ? A la fin il confia à saint Jean sa sainte mère. Qui convenait davantage avec elle comme avec lui par toutes les qualités que nous avons vues, et en particulier par la virginité ? Il s'agissait de sa famille, de son domestique; et il préfère saint Jean, qui, outre les autres choses que nous avons vues, était encore son proche parent. Aimez donc de même; ayez les égards que le sang demande : mais réglez le fond de vos affections par la vertu. Et jusqu'où est-ce que Jésus a porté son amour ? Jusqu'à donner sa vie pour ceux qu'il aimait. Ne doutez pas qu'il n'y ait des occasions où vous en devez faire autant pour votre frère. *Aimez comme j'ai aimé* : voilà mon nouveau précepte : le modèle de votre amour, c'est le mien. Écoutez, *mes petits enfants* : faites comme moi.

¹ Matth. XX, 22. — ² Luc. IX, 55.

Mais voici le dernier mot qui presse plus que tous les autres : *En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement*³. Voilà le caractère de chrétien et de disciple de Jésus-Christ. Qui renonce à la charité renonce à la foi, abjure le christianisme, sort de l'école de Jésus-Christ, c'est-à-dire de son Église. Tremblez donc, cœurs endurcis; tremblez, insensibles; tremblez, vous tous, dont les aversions sont implacables, les inimitiés irréconciliables : vous n'êtes plus disciples de Jésus-Christ; vous n'êtes plus chrétiens; vous renoncez à votre baptême.

Voyez l'Église naissante : *Un cœur et une âme : tout commun : et ils étaient tous unanimement assemblés dans la galerie de Salomon*⁴ : sans dissension, sans envie, sans intérêt; rendant le bien pour le mal : *et tout le peuple les admirait*; et on disait : Voilà les disciples de Jésus : c'était là leur caractère particulier. L'envie, l'intérêt, la haine règnent dans tout le reste des hommes : l'innocent troupeau de Jésus ne connaissait point ces maux. Mon Sauveur, où sont vos disciples maintenant ? où est la charité ? où est l'amour fraternel ? Qu'il est rare ! Aussi avez-vous dit, que *le temps viendrait; que les scandales, que l'iniquité abonderaient; que la charité serait refroidie dans la multitude*⁵; et que *quand vous viendriez sur la terre, à peine y trouveriez-vous de la foi*⁶, de cette foi animée de la charité.

Pleurons, mes frères, pleurons la charité refroidie, refroidie dans la multitude, dans la plupart de ceux qui se disent chrétiens : mais refroidie en nous-mêmes. Réchauffons-la : venons à Jésus : écoutons avec tendresse son dernier discours, avec tendresse ce qu'il dit si tendrement. La charité fraternelle nous devient recommandable par ces raisons, par la tendresse avec laquelle Jésus-Christ nous la recommande; par le temps qu'il choisit pour nous la recommander; par le modèle qu'il nous donne de la charité fraternelle en sa personne; par le caractère de chrétien qu'il attache à cette divine vertu. Soyons disciples de Jésus-Christ; soyons chrétiens; c'est-à-dire aimons nos frères : et comment ? *Comme Jésus-Christ nous a aimés*. A ces mots il se tut, et nous laissa à goûter ce nouveau commandement de la loi de grâce.

LXXVI^e JOUR.

Présomption et chute de saint Pierre. Joan. XIII, 3 et seqq.

Comme Jésus-Christ se fut tu, saint Pierre, frappé de cette parole : *Vous me cherchez : et ainsi que j'ai dit aux Juifs, vous ne pouvez pas venir où je vas*⁷ : car elle paraissait rude, et il semblait les avoir rangés avec les Juifs, qui ne croyaient point à sa parole : frappé donc de ce discours, il dit au Sauveur : *Seigneur, où allez-vous ?* Et Jésus lui dit : *Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vas; mais vous me suivrez après*⁸.

¹ Joan. XIII, 35. — ² Act. IV, 32, v. 12. — ³ Matth. XXIV, 12. — ⁴ Luc. XVIII, 8. — ⁵ Joan. XIII, 33. — ⁶ Ibid. 36.

Jésus console ses apôtres en la personne de Pierre, et leur donne espérance de le suivre un jour où il allait. Mais il leur déclare en même temps qu'ils ne le pouvaient pas encore. Et Pierre, dont le zèle n'était pas content de cette explication, lui répondit tout ému : *Pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant?* Il entendit bien que son maître allait à la mort, et il ajouta : *Je donnerai ma vie pour vous. Vous donnerez votre vie pour moi? Le coq ne chantera point, que vous ne m'ayez renié trois fois*¹.

La faute, la grande faute, la cause de son reniement, de son crime, et déjà peut-être un terrible commencement de crime, c'est que Jésus-Christ lui disait : *Vous ne pouvez pas*; au lieu de reconnaître son impuissance, et de lui dire : Il est vrai, Seigneur, je ne le puis; je devrais bien le sentir, et me connaître mieux moi-même : mais je veux du moins vous en croire, m'humilier devant vous et confesser, non pas ma faiblesse mais mon impuissance : mais vous, qui êtes tout-puissant, aidez-moi; donnez-moi la force : au lieu donc de répondre ainsi, et de dire, comme il avait dit autrefois avec les autres apôtres : *Seigneur, augmentez-moi la foi*²; rendez-la forte, rendez-la ardente, rendez-la toute-puissante : ou avec cet autre : *Je crois, aidez mon incrédulité*³ : en un mot, au lieu de s'humilier et de prier, il s'élève contre Jésus-Christ : et avec une témérité pitoyable, mais punissable, il dit qu'il peut à celui qui sait tout, et qui lui dit qu'il ne peut pas.

Quand Jésus demande à Pierre par trois fois : *M'aimez-vous, m'aimez-vous, m'aimez-vous plus que ceux-ci?* il sut bien lui dire : *Seigneur, vous savez tout; vous savez que je vous aime*⁴ : il devait donc dire ici : Seigneur, vous savez tout, vous savez ce que je puis, mieux que moi-même : aidez-moi donc, afin que je puisse ce que je vous promets de faire.

Faute d'avoir fait cette réponse, il tombe d'une manière déplorable; mais plutôt il est déjà tombé bien bas, faute de la faire : car il est tombé dans la présomption, faute qui mérite qu'on soit livré à tous les crimes; et qui, en effet, livra saint Pierre au reniement par trois fois.

O mon Dieu! qui ne tremblerait, qui ne se défierait de soi-même? qui ne reconnaîtrait humblement son impuissance? Avouons-la : n'attendons pas que notre Seigneur nous dise : *Tu ne peux pas* : prévenons sa face par la confession de notre impuissance, de peur qu'il ne nous la fasse connaître par notre chute.

Mais encore, qu'est-ce qui trompe saint Pierre? Qu'est-ce qui le trompe? sinon cette aveugle estime qu'on a de soi-même, qui nous fait croire que nous pouvons ce que nous ne pouvons pas?

Mais enfin qu'est-ce qui fait croire à saint Pierre qu'il pouvait ce qu'il ne pouvait pas; si ce n'est qu'il le voulait, et qu'il croyait avoir son pouvoir dans sa volonté?

¹ Joan. 37, 38. — ² Luc. XVII, 5. — ³ Marc. IX, 23. — ⁴ Joan. XXI, 15, 16, 17.

En effet, en cette occasion qu'était-ce que pouvoir, sinon vouloir? Il ne s'agissait pas de suivre Jésus-Christ par les pas du corps, il s'agissait de le suivre par une ferme résolution de mourir pour lui : et cette ferme résolution, qu'est-ce autre chose qu'un vouloir? Ainsi saint Pierre, qui le voulait, et le voulait sincèrement; car il n'avait pas dessein de tromper son maître : et le voulait ardemment, à ce qu'il lui semblait, et en vérité; car il était en effet tout plein de ferveur, et il aimait Jésus-Christ jusqu'à vouloir mourir avec lui, s'il était besoin; et il croyait qu'il le pouvait, parce qu'il le voulait de cette sorte.

Il ne savait pas ce que c'était que la volonté de l'homme. Car, en effet, quand il s'agit de prendre la résolution de marcher après Jésus-Christ, de l'imiter, de le suivre; pouvoir, c'est vouloir; mais c'est vouloir fortement, c'est vouloir invinciblement, c'est avoir une volonté à l'épreuve de tous les périls, et capable d'affronter la mort.

La volonté de saint Pierre n'en était pas encore à ce degré : et c'est pourquoi Jésus-Christ lui dit qu'il ne pouvait, parce qu'il ne voulait pas encore assez : et lui, au lieu de sentir qu'une volonté faible ne peut rien, et qu'elle cesse, pour ainsi parler, d'être volonté, dans une tentation qui la passe, disait hardiment qu'il pouvait tout ce qu'il sentait qu'il voulait, et qu'il voulait avec force jusqu'à un certain point, mais non pas jusqu'au point qu'il fallait pour accomplir sa promesse, c'est pourquoi Jésus lui disait, non pas simplement : *Vous ne pouvez pas*, mais *vous ne pouvez pas me suivre maintenant*; et il ajoutait : *Vous me suivrez un jour*¹ : qui était lui dire, comme dit saint Augustin² : Vous ne le pouvez pas encore, parce que votre volonté est faible; mais vous le pourrez, quand vous aurez reçu une volonté assez forte.

Saint Pierre était juste; car Jésus-Christ lui avait dit comme aux autres : *Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous*³, en n'exceptant que Judas. Mais sa justice tenait encore beaucoup de cette justice de la loi, qui croit qu'il n'y a rien qu'à vouloir, et qu'à faire, sans songer par qui on veut, et par qui on fait. Saint Pierre voulait; mais il ne voulait pas assez fortement; et il devait avoir entendu que ce commencement de bonne volonté ne lui venait pas de lui-même, mais de Dieu. S'il l'eût entendu, s'il l'eût cru aussi vivement qu'il fallait; il aurait commencé par confesser que le peu qu'il pouvait, venait de la grâce; et que par conséquent pour pouvoir beaucoup, il fallait encore que la grâce donnât ce pouvoir; c'est-à-dire qu'elle fortifiât sa volonté faible, et qu'elle lui en inspirât une si forte, que toute crainte cédât à sa puissance. Alors donc il aurait dit, non pas : Je puis; non pas : Je voudrai; non pas : J'irai; mais : Seigneur, aidez ma faiblesse; faites-moi vouloir de cette manière, à qui rien n'est impossible : je veux déjà en quelque façon; et c'est un effet de votre grâce : à

¹ Joan. XIII, 36. — ² Tract. in Joan. LXVI, n. 1. — ³ Joan. XIII, 10.

vous la gloire de ce faible et tel quel commencement de bonne volonté : mais achevez votre ouvrage, mettez-y la dernière main : vous qui avez commencé, achevez. Car vous seul pouvez achever en nous ce que vous seul vous y pouvez commencer de bien. *Celui qui a commencé en vous la bonne œuvre, y mettra la perfection*¹.

Saint Pierre ne connaissait pas encore parfaitement cette justice, qui est la justice chrétienne, qui veut faire (car on n'est pas juste, parce qu'on écoute, mais parce qu'on fait), mais qui songe par qui on fait, et qui a continuellement recours à la grâce. Cet apôtre était zélé, à la vérité, mais non pas encore selon la science; parce que voulant établir sa propre justice, et ne connaissant pas encore que la véritable justice est celle qui vient de la grâce, il ne s'était pas assujéti à la justice de Dieu². Voilà ce que dit un autre apôtre, et c'est ainsi qu'il explique la justice chrétienne. Saint Pierre ne l'avait pas encore assez entendu. Ainsi étant juste, mais non encore parfaitement de la justice qui est en Jésus-Christ, c'est-à-dire de cette justice qui rapporte entièrement à Dieu tout ce qu'elle a de bien; zélé à la vérité, mais non pas encore comme il fallait : que lui sert ce faible commencement de vertu et de justice, sinon à présumer, à l'engager, à l'égarer, à le mener au lieu où il devait renier, au lieu où sa justice et sa fidélité fit un si horrible naufrage?

Vraiment le Sage a raison de dire : *Bienheureux l'homme qui est toujours en crainte*³, qui se craint toujours lui-même. Si saint Pierre eût eu cette crainte, il n'aurait pas présumé de ses forces, il n'aurait pas suivi Jésus-Christ dans la maison de Caïphe : car personne ne le lui avait ordonné, et rien ne lui demandait cette action téméraire, si ce n'était sa présomption. Il aurait craint, il aurait prié; sa foi se serait fortifiée, et il se serait rendu capable de résister à la crainte de la mort. Mais il va, croyant tout pouvoir; il s'expose volontairement à un péril trop grand pour sa faiblesse : son zèle le trompe, son amour le trompe. Quoi, un faux zèle, un faux amour! Non, il n'était pas tout à fait faux, car il était vraiment juste, ainsi que nous l'avons vu : il aimait donc véritablement, il aimait même beaucoup; mais non pas encore assez pour ce qu'il voulait entreprendre. Il n'avait donc qu'à se tenir dans ses bornes, et demander humblement et persévéramment la perfection de cet amour. Mais au lieu de remercier, au lieu de prier, il présume, il n'entend pas encore la vérité de cette parole que son maître lui dira bientôt : *Sans moi vous ne pouvez rien*⁴. Son propre zèle, sa propre vertu tourne en poison à sa présomption, et lui sert de nourriture : et il lui est si important de se bien connaître, et d'entendre qu'il ne peut rien de lui-même, que Jésus-Christ permet qu'il l'apprenne par sa chute.

Hélas! hélas! pauvre cœur humain, qui ne se connaît pas lui-même, à qui sa propre vertu, je

¹ Philip. 1, 6. — ² Rom. X, 2, 3. — ³ Eccl. XXXIV, 17. — ⁴ Joan. XV, 5.

dis même la véritable, devient un piège, l'appât et la pâture de l'orgueil! Viens t'instruire par l'exemple d'un si grand apôtre. Il présume, il s'engage, il renie : une servante fait trembler cet intrépide, qui se vantait de ne rien craindre. Ce n'est pas assez, pour rompre l'enchantement de son amour-propre, de renier une fois : il faut qu'il renie jusqu'à trois, et encore avec jurement, avec blasphème, avec exécration. Il le faut : qu'est-ce à dire, il le faut? Est-ce qu'il est poussé au crime? A Dieu ne plaise! il a présumé de lui-même : il est livré à lui-même. Pour lui ouvrir les yeux, et lui faire sentir son mal, qu'il ne peut pas voir, il faut qu'il tombe : et son erreur est si grande, qu'il n'en peut revenir que par là.

Jésus le regarde : il se réveille, il se retire, il commence à sentir qu'il ne fallait point aller au lieu d'où il ne peut se retirer trop tôt. Hélas! s'il y demeurait, il renierait peut-être encore. Mais quoi! ne pleure-t-il pas sincèrement son péché? Sans doute; mais la partie la plus essentielle de la pénitence, c'est de sortir du péril, c'est de le fuir : autrement on tombe encore; et faute d'avoir profité de sa chute, on tombe sans ressource : on n'en relève jamais.

Et voyez la faiblesse du cœur humain! Pierre pleure : mais voici pour lui une autre épreuve; le scandale de la croix. On lui vient dire comme aux autres que Jésus-Christ était ressuscité : et comme eux il est incrédule : quoique ceux qui lui venaient annoncer la résurrection de Jésus-Christ ne fissent que lui raconter l'accomplissement de ce qu'il avait dit lui-même à ses disciples, et à Pierre même. Autre chute déplorable : autre preuve de l'infirmité humaine. Jésus-Christ nous instruit par ces exemples, et ne craint point d'étaler au monde toute la faiblesse de ses disciples, et du chef de son Église; afin de nous apprendre à trembler, à être humbles. Et après sa résurrection, il parle encore à saint Pierre, et lui demande : *Pierre, m'aimes-tu?* Comme s'il eût dit : *Prends bien garde* : sonde bien ton cœur : tu as cru pouvoir ce que tu ne pouvais pas : pense donc bien si tu m'aimes : et à la troisième fois il le met encore à une plus grande épreuve : *M'aimes-tu plus que ceux-ci* : plus que tous les autres apôtres? Et Pierre lui répondit, comme on vient de voir : *Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime*² : et il disait vrai : car Jésus récompensa son amour, et lui confia ses brebis, et ses agneaux, et les grands et les petits de son troupeau; et le crut si élevé au-dessus de tous ses apôtres, qu'il le mit à leur tête et à la tête de tout le troupeau, de toute l'Église. Il semble donc que son amour était alors à la perfection. Peut-être donc qu'il pouvait alors suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort? non : connais ici, chrétien, par combien de degrés d'amour il faut parvenir à ce grand et parfait amour, à cet amour dont Jésus-Christ nous dira bientôt qu'il n'y en a point de plus grand, et qui nous fait donner notre

¹ Joan. XXI, 15. — ² Ibid. 17.

*vie pour nos amis*¹. Saint Pierre, avec cet amour qui lui a mérité sur ses frères les apôtres une si éminente prérogative n'en est pas encore à ce point. Et qui oserait le dire, si Jésus-Christ ne l'avait dit le premier? *Je vous enverrai*, dit-il, *le Saint-Esprit*² : mais vous : vous : à qui parle-t-il? A ses apôtres sans doute, parmi lesquels était saint Pierre : *vous donc demeurez dans la ville* : renfermez-vous dans le cénacle pour prier, et ne sortez pas, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut³. De quoi donc avaient-ils besoin? de vertu, de force, de puissance, pour être capables de prêcher sans crainte l'Évangile, et de goûter la joie de souffrir pour Jésus-Christ. Voilà de quoi ils avaient besoin : tous, et saint Pierre comme les autres, avaient besoin, par-dessus la foi, et par-dessus l'amour qu'ils avaient déjà, de recevoir une vertu, une puissance d'en haut. Elle vint cette vertu, et le Saint-Esprit descendit. Les voilà forts : Pierre ne craint plus : Pierre est Pierre; c'est-à-dire un rocher contre qui se brisent tous les flots : et comment? par la nouvelle vertu qui lui est venue d'en haut. Marche, Pierre, dis hardiment que tu suivras Jésus-Christ jusqu'à la mort. Tu le peux, et voici le temps que le Sauveur avait marqué : *Tu ne peux me suivre à présent, mais après tu le pourras*⁴. Voilà ce temps arrivé : partez, Pierre : allez à la tête du troupeau attaquer le monde, subjugué le monde : vous avez expérimenté votre impuissance, vous avez connu la grâce, vous l'avez reçue; vous n'avez plus rien à craindre, vous pouvez tout.

Recueillons-nous un moment sous les yeux de Dieu : rentrons en nous-mêmes par une profonde connaissance de notre impuissance : confessons que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ : ne nous fions point à notre ardeur, à notre zèle, à ces agréables transports de piété qui nous paraissent sincères, qui le sont peut-être, mais non encore assez forts : ne nous exposons pas volontairement aux tentations, aux périls, à ce commerce, aux dangereuses compagnies du monde : ne disons plus : *Je ferai, je puis*; car c'est là ce qui a trompé saint Pierre. Disons : Seigneur, aidez-moi, soutenez mon impuissance, donnez-moi la force; et s'il faut dire : *Je puis*, que ce soit comme saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie*⁵.

LXXVII^e JOUR.

Préparation à l'intelligence des plus hautes vérités par la soumission, et par une sainte frayeur.

Lisez le chapitre XIV; vous y trouverez des profondeurs à faire trembler. Seigneur, j'en suis effrayé : ceux qui ne les sentent pas, n'entendent pas. Profitez de ce que vous entendez : adorez ce que vous n'entendez pas : c'est une grande leçon. Voulez-vous être aidé par quelque pieuse explication des paroles de Jésus-Christ; aidez-vous vous-même, cherchez vous-même, demandez au grand Père de famille qu'il vous donne votre pain :

¹ Joan. XV, 13. — ² Ibid. XVI, 7. — ³ Luc. XXIV, 49. — ⁴ Joan. XIII, 36. — ⁵ Philip. IV, 13.

prenez toujours ce qu'il vous donnera par lui-même, et soyez disposé à recevoir ce qu'il vous donnera par ses ministres. Accoutumez-vous à cet exercice : c'est ainsi qu'on vient à entendre. Les difficultés s'aplanissent peu à peu. Quand elles demeurent, que vous importe? Ce n'est pas la curiosité que vous voulez satisfaire; vous voulez bien ignorer ce que Jésus-Christ ne vous veut pas découvrir. Tout ce que vous trouverez clair, c'est ce qu'il vous dit : c'est par là qu'il vous parle : et lorsque vous n'entendez pas, il vous parle d'une autre manière, il vous dit : Crois, adore, humilie-toi, désire, cherche : heureux, soit que tu trouves, soit que Dieu réserve cette grâce à un autre temps; puisqu'en attendant tu te soumettes, qui est plus que d'avoir trouvé et d'entendre, puisque c'est le principe pour entendre, et que c'est déjà entendre ce qu'il y a de meilleur.

LXXVIII^e JOUR.

Confiance en Jésus-Christ notre intercesseur. *Ibid.*

Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne rien : *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père* : je m'en vais vous préparer la place¹.

Les temps de trouble arrivaient : c'était l'heure de la puissance des ténèbres; les apôtres étaient déjà comme au milieu de ces troubles : Jésus-Christ leur avait déclaré qu'il allait être trahi et par l'un d'eux; il avait désigné le traître à quelques-uns, et ils l'avaient vu partir de la table et de la maison : il venait de leur dire le dernier adieu : *Mes petits enfants, je m'en vais, et je ne serai plus avec vous*² : il leur faisait voir la violence de ses ennemis prête à éclater : sa sainte cène ne leur avait remis devant les yeux que du sang répandu, et un corps livré; et la tentation était tout ensemble, et si terrible, et si proche, que Pierre, le plus fervent, le plus hardi, le plus favorisé d'eux tous, y devait succomber jusqu'à renoncer à son maître, et cela dans la nuit même où ils allaient entrer. En cet état, il n'y avait rien de plus nécessaire que de les précautionner contre tant de troubles. C'est aussi à quoi se termine tout ce discours, jusqu'à la fin de ce chapitre : et après avoir dit dès le commencement : *Ne vous troublez pas*, ne craignez rien : il finit encore par les mêmes mots : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix; que votre cœur ne se trouble pas, ne craignez pas*³; après quoi il termine ce discours, et se lève pour aller à la mort.

Il faut donc entendre et peser toutes ces paroles. Par rapport à celle-ci : *Ne vous troublez pas* : nous verrons qu'au lieu de trouble, tout inspire la confiance aux apôtres. Ce qui leur causait le plus de trouble, c'est qu'en leur disant : *Je m'en vais*, il semblait ne leur laisser aucune espérance de le suivre : il les avait mis au rang des Juifs, qui semblaient exclus de cette grâce : *Je m'en vais; et comme j'ai dit aux Juifs, vous ne sauriez venir où je vais*⁴.

¹ Joan. XIV, 1, 2. — ² Ibid. XIII, 33. — ³ Ibid. XIV, 27, 28. — ⁴ Ibid. XIII, 33.

Il est vrai qu'il avait dit à saint Pierre : *Vous ne pouvez encore me suivre, mais vous me suivrez après*¹ : par où il leur donnait quelque espérance; puisque saint Pierre devait le suivre un jour où il allait, les autres semblaient aussi y être appelés. Mais pour ne leur laisser aucun doute : *Il y a, dit-il, plusieurs demeures dans la maison de mon Père*² : il n'y en a pas seulement pour moi et pour Pierre; il y en a pour plusieurs, il y en a pour vous : *Je m'en vais, mais c'est pour vous préparer la place; ne vous troublez donc pas; ne craignez rien. Vous croyez en Dieu; c'est dans son royaume que votre demeure vous est préparée : Croyez aussi en moi*; car c'est moi qui y vais préparer la place. *Ne vous troublez donc pas, ne craignez rien. Croyez en moi comme vous vous croyez en Dieu, et tout est en sûreté pour vous.*

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il n'en était pas ainsi, je vous le dirais : avec tant de bonté, avec tant d'amour, vous cacherais-je votre sort? Admirez et ressentez la tendresse de ces paroles : *S'il n'en était pas ainsi, je vous le dirais*. Ce n'est pas aux seuls apôtres qu'elles sont dites, c'est encore à nous. Répétons-les encore un coup, et laissons-nous-en pénétrer : *s'il n'en était pas ainsi, je vous le dirais*; je ne vous veux rien cacher, et avant que de partir, je veux vous apprendre tous les secrets qui vous regardent. *Avant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin*³, et en s'en allant, il leur veut ôter tout sujet de crainte.

*Si je m'en vais, c'est que je vais vous préparer la place*⁴. Jésus notre avant-coureur est entré pour nous; et c'est pour cela qu'il est appelé notre pontife selon l'ordre de Melchisédech⁵. Nous avons un grand pontife qui a pénétré les cieus⁶ : il est entré dans ce sanctuaire éternel, dont l'entrée était interdite aux hommes à cause de leurs péchés. Il a percé au dedans du voile⁷ : et notre foi, notre espérance y entre après lui; car il nous est allé préparer la place, et c'est pour cela qu'il y entre.

Remettons-nous devant les yeux la structure de l'ancien temple, où était le lieu très-saint, le Saint des saints, la partie du sanctuaire la plus intime, celle où était l'arche, où Dieu même avait établi sa résidence, lieu inaccessible à tout autre qu'au souverain pontife, qui encore n'y pouvait entrer qu'une fois l'an. Il était couvert d'un grand voile parsemé de chérubins, pour nous faire souvenir de ce chérubin qui, avec une épée flamboyante qu'il remuait d'une manière menaçante, gardait la porte du paradis⁸, pour empêcher nos premiers pères d'y entrer, après qu'ils en eurent été chassés. Ce voile sacré et ces chérubins répandus dessus, semblaient encore nous dire à l'entrée du sanctuaire : N'entrez pas; rien d'impur ne doit entrer en ce lieu; c'est la figure du ciel, où personne ne doit entrer jusqu'à ce que le souverain pontife en ait ouvert l'entrée.

C'est là ce voile qui nous cachait la gloire de Dieu :

¹ Joan. 36. — ² Ibid. XIV, 1, 2. — ³ Ibid. XIII, 1. — ⁴ Ibid. XIV, 3. — ⁵ Heb. VI, 20. — ⁶ Ibid. IV, 14. — ⁷ Ibid. VI, 19. — ⁸ Gen. III, 24.

c'est là ce voile qui nous rendait le sanctuaire inaccessible : c'est le voile qui nous marquait que nous étions interdits, impurs, incapables d'entrer jamais dans le Saint des saints : c'est ce voile qui fut déchiré de haut en bas par le milieu, et mis en deux parts, lorsque Jésus-Christ expira¹. La terre trembla en même temps; les tombeaux s'ouvrirent, et les morts ressuscitèrent, en témoignage que par la mort et par le sang de Jésus, le sanctuaire était ouvert, les morts recevaient la vie, l'interdit était levé, tout était changé pour les hommes.

Le pontife s'ouvrait l'entrée dans le sanctuaire par le sang des animaux; mais Jésus-Christ y devait entrer par son propre sang, par l'oblation de lui-même². Le pontife, avant que d'entrer dans le sanctuaire, offrait pour ses péchés et pour ceux du peuple; mais le vrai souverain pontife n'avait pas besoin d'offrir pour lui³; et en qualité de Fils unique il entra dans le ciel par son propre droit naturel. Et c'est pourquoi n'offrant que pour nos péchés, c'est à nous qu'il ouvre l'entrée : *Je m'en vais vous préparer la place*⁴.

Son sacerdoce s'exerce principalement dans le ciel; car *s'il n'eût été sacrificateur que pour la terre, il ne l'aurait point été du tout*⁵; puisqu'il y avait pour la terre un autre sacerdoce et d'autres victimes. Mais celui-ci, dont le sang est non-seulement innocent et pur, mais encore infiniment précieux, commence à la vérité l'exercice de son sacerdoce sur la terre, où il fallait qu'il mourût pour les pécheurs; mais il le consomme dans le ciel, où il paraît pour nous devant la face de Dieu⁶, où assis à la droite de la majesté de Dieu, il opère continuellement la rémission des péchés⁷, en intercédant pour nous⁸, et nous ouvrant la porte du ciel par le sang du Nouveau Testament répandu pour la rémission de nos péchés⁹.

Ne soyons donc point troublés, ne craignons rien. Que peut faire le monde contre nous, que de nous chasser de notre pays, de notre maison, de toute la terre et de la vie? Mais quand nous perdrons tout cela, il y a plusieurs demeures dans le ciel : nous y avons notre place et une retraite assurée, où le monde et la puissance des ténèbres ne peut plus rien. Croyons donc en Dieu, qui nous y reçoit : mais croyons aussi en Jésus-Christ, qui nous y va préparer la place; adorons le sang de l'alliance par lequel il y est entré; adorons ses plaies, par lesquelles il intercède pour nous et nous ouvre l'entrée du ciel. *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi*¹⁰ : car je suis Dieu, mais un Dieu homme, un Dieu qui ai été votre victime; un Dieu qui ai offert pour vous ce que j'ai pris de vous-mêmes : *Croyez en Dieu, croyez en moi* : après cela ne vous troublez pas, ne craignez rien¹¹. Si vous aviez quelque chose à craindre, et capable de vous troubler, ce seraient vos péchés qui crient contre vous, et ne vous permettent pas le repos

¹ Matth. XXVII, 51, 52. — ² Luc. XXIII, 45. — ³ Heb. IX, 7, 12, 25. — ⁴ Lev. XVI, 6, 11. — ⁵ Heb. VII, 27. — ⁶ Joan. XIV, 2. — ⁷ Heb. VIII, 4. — ⁸ Ibid. IX, 24. — ⁹ Ibid. I, 3. — ¹⁰ Ibid. VII, 26. — ¹¹ Matth. XXVI, 28. — ¹² Joan. XIV, 1. — ¹³ Ibid. 28.

de la conscience; mais ils sont purgés : Jésus-Christ a levé l'interdit, et il vous tend les bras du haut du ciel pour vous y recevoir. Quittez donc comme lui la chair et le sang; sacrifiez vos passions et vos désirs sensuels : c'est le sang qu'il vous faut répandre pour vous conformer à Jésus-Christ : ne craignez rien, ne vous troublez pas, encore un coup. *Nous avons un souverain pontife qui a pénétré les cieux : présentons-nous donc avec une entière confiance devant le trône de la grâce, pour en être secourus dans nos besoins : devenons inébranlables dans la confession¹ de son saint nom. Mais ne soyons pas de ceux qui le confessent de bouche et le renoncent par leurs œuvres² : si nous le renonçons, il nous renoncera; et si nous lui sommes infidèles, la faute en sera en nous : car pour lui il est ferme dans ses paroles, et il ne se peut renoncer lui-même³. Ne craignez donc rien, ne vous laissez troubler de rien : croyez en Dieu, croyez en Jésus-Christ, par qui vous avez accès auprès de Dieu⁴.*

LXXIX^e JOUR.

Jésus-Christ est notre assurance et notre repos. *Joan.* XIV, 3, 4, 5, 6.

Après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai pour vous prendre et vous emmener avec moi, afin que vous soyez où je suis⁵.

Voici le dernier degré d'assurance et du repos que Jésus-Christ pouvait donner à ses fidèles. Quand il reviendra au dernier jour; que tous les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui devra arriver à tout l'univers : Alors, dit-il, *levez la tête, parce que votre rédemption approche⁶*. Je ne viens point vous juger : je viens vous querir et vous emmener avec moi. Le jugement n'est que pour le monde, et pour ceux qui aiment le monde : *Celui qui croit en moi, de cette foi vive et véritable qui fructifie en bonnes œuvres, n'est pas jugé : il ne vient point en jugement, parce qu'il est déjà passé de la mort à la vie⁷.*

Sans attendre ce dernier jour, Jésus-Christ nous visite tous les jours, lorsqu'il nous appelle à son repos éternel; il nous visite par les maladies; il est ce grand Père de famille qui frappe à la porte : alors il vient nous querir, afin que là où il est, nous y soyons avec lui.

C'est là donc la grande parole : c'est la parole de consolation et de tendresse, où Jésus-Christ nous fait voir qu'il ne veut pas être sans nous, qu'il ne veut pas que nous soyons longtemps sans lui. C'est donc alors que, bien loin d'être effrayés, nous devons nous mettre en état de lever la tête, parce que le moment arrive où nous allons être où est Jésus-Christ, dans son royaume, dans son trône. C'est là ce qui fait dire à saint Paul que ce corps mortel lui est à charge, qu'il désire

¹ Hebr. IV, 14, 16. — ² Tit. I, 16. — ³ II. Tim. II, 12, 13. — ⁴ Ephes. II, 18. — ⁵ Joan. XIV, 3. — ⁶ Luc. XXI, 26, 28. — ⁷ Joan. III, 15; V, 24. Coloss. I, 10.

d'en être dégagé, pour être avec Jésus-Christ¹; qu'il désire d'être défat de cette demeure terrestre, et de quitter ce séjour, où il est éloigné du Seigneur², pour aller habiter où il est.

Si nous aimons Jésus-Christ, rien ne nous doit être plus cher que cette parole : *Je m'en vais, et je reviendrai vous querir, afin que vous soyez où je suis*. Être loin de Jésus-Christ, c'est être dans la peine, dans la mort, dans la tentation, dans le péché. Être avec Jésus-Christ, c'est être dans la gloire, dans la paix, dans la justice parfaite. Voilà ce qu'il nous promet : voilà où il appelle les apôtres, en leur disant le dernier adieu. Cet adieu n'est donc que pour un peu de temps; Jésus-Christ leur promet de revenir pour les emmener avec lui : c'est la dernière marque de son amour, et le plus puissant motif pour les rassurer.

Et afin de leur ôter toute incertitude, il ajoute : *Vous savez où je vais, et vous en savez la voie³*. C'est en quoi est la différence entre eux et les Juifs. Car les Juifs ne savaient ni où il allait, ni par où il fallait aller; leur infidélité, leur aveuglement les empêchaient de le suivre : mais il dit au contraire à ses apôtres : *Vous savez où je vais, et vous savez le chemin par où il y faut aller*. Et ce chemin c'est moi-même : *Je suis la voie, la vérité et la vie⁴*. Pourquoi donc seriez-vous troublés de mon départ, puisque je vous montre la voie pour venir où je suis?

Seigneur, lui avait dit saint Thomas, *nous ne savons où vous allez; et comment en pouvons-nous savoir la voie⁵?* *Je suis la voie, la vérité et la vie* : je suis celui où il faut aller; car c'est avec moi qu'il faut être. Je suis la voie par où il faut aller : parole haute et impénétrable au sens humain. Quelle est la fin de tous les désirs, si ce n'est la vérité et la vie? C'est, dit-il, ce que je suis; et quand on a trouvé le chemin, que reste-t-il à chercher? *Je suis encore ce chemin, je suis la voie*. Comment peut-on être à la fois, et le terme où l'on va, et le chemin pour y aller? Mon Sauveur unit l'un et l'autre, et dans ce peu de paroles : *Je suis la voie, la vérité et la vie*, il renferme toute sa doctrine et tout le mystère de la piété. O Seigneur, faites-moi la grâce de goûter cette parole, de vous y trouver, de vous y goûter tout entier!

LXXX^e JOUR.

Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie. *Joan.* XIV, 6.

Je suis la vérité et la vie. Je suis le Verbe qui était au commencement, la parole du Père éternel, sa conception, sa sagesse, la véritable lumière qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde⁶ : la vérité même; par conséquent le soutien, la nourriture et la vie de tout ce qui entend : celui en qui est la vie, et la même vie qui est dans le Père. Il faut entrer par la foi dans toutes ces choses; car si elles n'étaient pas nécessaires pour notre salut, Jésus-Christ ne nous les aurait pas révélées.

¹ Philip. I, 22, 23. — ² II. Cor. V, I, 4, 6, 8. — ³ Joan. XIV, 4. — ⁴ Ibid. 6. — ⁵ Ibid. 5. — ⁶ Joan. I, 9.

Je suis donc, dit-il, la vérité et la vie, parce que je suis Dieu : mais en même temps je suis homme. Je suis venu enseigner le genre humain, et lui apporter des paroles de vie éternelle : avec la doctrine, je lui ai donné l'exemple de bien vivre. Mais comme tout cela n'était qu'au dehors, il fallait encore apporter la grâce aux hommes, et je me suis fait leur victime, pour leur mériter cette grâce : *Je suis donc la voie* : on ne peut approcher de Dieu, ni de la vie éternelle que par moi. Il y faut venir par ma doctrine : il y faut venir par mes exemples : il y faut venir par mes mérites, et par la grâce que j'apporte au monde. *La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité a été donnée par Jésus-Christ... Et nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique, plein de grâce et de vérité¹*. Entrons par cette voie, et nous trouverons la vérité et la vie.

C'est ce que l'Église nous enseigne tous les jours par la formule perpétuelle dont elle finit ses oraisons. Qu'on adore Dieu, qu'on le loue, qu'on lui sacrifie, qu'on se consacre soi-même à lui, qu'on le prie, qu'on lui demande; tout se fait par Jésus-Christ. Voilà la voie : mais en même temps on ajoute, qu'étant Dieu, il vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit : il vit de la même vie, il règne avec la même souveraineté. Voici donc tout le mystère de Jésus-Christ : *Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et nous a donné l'intelligence pour nous faire connaître le vrai Dieu, et être dans son vrai Fils. C'est lui-même qui est le vrai Dieu et la vie éternelle²*. C'est lui qui est venu pour nous faire connaître le vrai Dieu : c'est par lui que nous y allons : il est lui-même le vrai Dieu, la vérité même, et la vie éternelle. *Il est la voie, la vérité et la vie*.

LXXXI^e JOUR.

Jésus-Christ est notre lumière. *Joan.* XIV, 6.

Nous nous étonnions tout à l'heure comment on pouvait être tout ensemble le moyen et la fin, la vérité et la vie, qui sont le terme, et en même temps la voie pour y aller. Mais Jésus-Christ nous explique ce mystère. Qui nous peut mener à la vérité, si ce n'est la vérité elle-même? Cette vérité est souveraine, nul ne la force, nul ne l'attire, et il faut qu'elle se donne elle-même. Mais cela même c'est la vie; car on vit quand on possède la vérité, c'est-à-dire, quand on la connaît, quand on l'aime, quand on l'embrasse. A Dieu ne plaise que nous nous imaginions des bras pour la tenir et pour la serrer! On en jouit comme on jouit de la lumière, en la voyant; mais elle gagne tous ceux qui la voient telle qu'elle est : car elle nous découvre tout ce qui est beau, et elle est elle-même le plus beau de tous les objets qu'elle nous découvre.

Mais que peut-on entendre entre nos yeux et la lumière, pour nous la découvrir? Rien du tout; il n'y a qu'à ouvrir les yeux, et la lumière s'introduit par elle-même. Il n'y a point d'autre voie pour aller

¹ Joan. I, 17. — ² Ibid. V, 20.

à elle : la vérité est plus lumière que la lumière : rien ne peut nous amener à la vérité qu'elle-même. Il faut qu'elle vienne, qu'elle s'approche, qu'elle s'abaisse, qu'elle se tempère. Et qu'est-ce que Jésus-Christ, si ce n'est la vérité qui s'avance vers nous, qui se cache sous une forme accommodée à notre faiblesse, pour se montrer autant que nos yeux infirmes le peuvent porter? Ainsi pour être la voie, il faut qu'il soit encore la vérité. Que craignons-nous davantage, que d'être trompés? Ceux qui veulent tromper les autres, et sont de ce côté-là ennemis de la vérité, ne veulent pas qu'on les trompe; et la vérité ne laisse pas d'être leur plus cher objet. Venez donc, ô vérité! En vous-même vous êtes ma vie; et en vous approchant de moi, vous êtes ma voie. Qu'ai-je donc à craindre, et de quoi puis-je être troublé? Ai-je à craindre de ne pas trouver la voie pour aller à la vérité? La voie même, dit saint Augustin, se présente à nous d'elle-même, la voie elle-même vient à nous. Viens donc vivre de la vérité, âme raisonnable et intelligente! Quelle lumière dans la doctrine de Jésus! Cette lumière est d'autant plus belle, qu'elle luit au milieu des ténèbres. Mais prenons garde d'être de ceux dont il est écrit : *La lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises¹*. Que me servira une lumière, qui ne fera que découvrir ma laideur et ma honte? Lumière, retirez-vous, je ne vous puis souffrir. Sainte doctrine de l'Évangile, éternelle vérité, miroir trop fidèle, vous me faites trembler! Changeons-nous donc : nous ne pouvons pas changer la vérité; et qui serait le malheureux qui voudrait que la vérité ne fût pas? nous ne subsistons nous-mêmes que par un trait de la vérité qui est en nous.

Aimons donc la vérité : aimons Jésus, qui est la vérité même : changeons-nous nous-mêmes, pour lui être semblables. Mettons-nous en état de n'être point obligés à haïr la vérité. Celui qu'elle condamne, la haït et la fuit. Qu'il n'y ait rien de faux dans celui qui est le disciple de la vérité. Vivons de la vérité, nourrissons-nous-en. C'est pour cela que l'eucharistie nous est donnée : c'est dans le corps de Jésus, et dans son humanité sainte, le pur froment des élus, la pure substance de la vérité, le pain de vie : c'est donc en même temps la voie, la vérité et la vie. Si Jésus-Christ est notre voie, ne marchons point dans la voie du siècle; entrons dans la voie étroite où il a marché. Sur-tout soyons doux et humbles. Le faux de l'homme, c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien, et que Dieu est seul. Bien connaître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité.

LXXXII^e JOUR.

Nul ne vient à son Père, que par Jésus-Christ. *Ibid.*

Nul ne vient à mon Père que par moi². Il entre avec ses apôtres dans un secret plus profond; et

¹ Joan. III, 19. — ² Ibid. XIV, 6.